

PURGE

Quand il m'a dit de l'aider, quand je l'ai aidé, je me suis dit que c'était déjà fini.
Comment font les autres qui n'ont pas d'angoisse. Les autres sont des menteurs, j'ai dit.
Quand il m'a dit de monter, quand je suis montée dans la voiture, je me suis dit que ça allait commencer.
Comment font les autres qui n'ont pas d'insomnie. Les autres sont des menteurs, j'ai dit.
Le début commençait.

I

Et c'est la nuit longue des fantômes qui ponctuent le bord de l'autoroute, je crois. Les silhouettes défilent immobiles et jaillissent des jardins des banlieues. Les silhouettes ou les lampadaires, je ne sais pas. On file sur la route nocturne qui flashe les recoins de goudron sur des éclairs de verdure. On file. Et la route nocturne tourne, tourne et tourne, et parfois pas.

Les phares éclairent le chemin de la route éternelle d'où le soleil jamais ne se lèvera.

Les phares n'éclairent que ce qu'ils veulent nous montrer, les phares.

Les phares, œil d'infortune, nous montrent la voie vers un monde au-delà.

Et nous roulons. On ne sait pas combien de temps la route dure. La route sera longue. Le chemin sera long. Et nous roulons.

Il me parle. Accroché au volant, crispé, il me parle. Des naissances, des enfants petits, du boulot. Comment ça l'a pas fait flipper. Comment ça l'angoisse pas.

Les cigarettes défilent entre ses lèvres. C'est un bon conducteur. J'écoute, je n'écoute pas. Je regarde par la fenêtre. On ne voit rien, putain, dans ce bled. C'est pourri, ça sent la fin, le soufre. Ça ne finit jamais. Nous sommes perdus.

Les bas-côtés traînent des dépouilles de chair verte sur pied. Je ne comprends rien à ce que je vois. Il est mon mauvais rêve. Je suis son pire cauchemar.

Je l'écoute penser. Je m'écoute penser que de toute façon je suis morte avant lui.

L'odeur de la ville respire la crasse et la maladie. Sueur, animaux, chaleur, bruits, tout ça s'enfonce dans les eaux vaseuses et sales du fleuve d'à côté, où les cendres humaines sont versées. Et des corps brûlent au loin. Petits feux de fortune de cadavres à dégager. Des cordes pendent aux arbres, je crois voir des potences en attente ou en passé. Des corps brûlent au loin. Des restes. Des dépouilles.

Ici, c'est vide, c'est triste mais j'aimerais ne jamais oublier ce moment. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas été seuls, tous les deux autant de temps. Ma tête est vide, je ne pense à rien, je ne vois rien. Qu'un bus m'écrase. Qu'une voiture nous percute, ça irait plus vite. Je suis déjà écrasée de l'intérieur. Quelqu'un m'a fait ça. Et puis on invente des histoires qu'on oublie. Gens bêtes. Tout ce que je garderai de lui c'est ce rêve mauvais et son sens de la réflexion.

Nous sommes à l'autre bout du monde. Pas encore arrivés. Nous sommes loin de chez nous.

Et je me rends compte qu'il n'a pas arrêté de parler, de parler et parler encore. Il cherche l'instant de glissement sur les bandes magnétiques usées de mémoire. L'espace-temps se réduit. L'espace de la voiture se sature. Beaucoup de fumée. Et les emballages s'entassent d'on ne sait où. L'air est au moite. L'air est au vicié. Et la radio grésille. On ne capte rien. On ne capte pas. Parfois, de la forêt que nous longeons, j'aperçois des bras qui s'échappent de l'obscurité des arbres et se tendent vers nous, vers la voiture, vers

la route, vers le dehors. Je ne dis rien, je n'ai pas peur.

Nous sommes cernés par les zombies de mon esprit.

Et il continue à parler de lui. Avant ça, après ça et pendant. Tout en regardant la route. Et en enchaînant les cigarettes et les « tu vois ». Parfois il rigole puis reparle ou lève les yeux puis reparle, fait une pause et reparle et les cercles qu'il fait, puis reparle, avec sa main, avec sa cigarette, puis reparle, dessinent peut-être le plan, puis reparle, de la route que nous empruntons.

Il ne sait pas, n'entend pas mes questions. Il roule. Il ne voit pas le coffre qui se remplit, l'arrière qui se remplit. De merdes, de gobelets en carton, de mégots, de mouchoirs usés, de chewing-gums mâchés. Il ne voit pas.

Il me parle des journées sacrifiées. Je comprends. Les maux de ventre peuvent bouffer un nombre incalculable d'heures. Comment ça peut bouffer son temps. Comment ça peut être l'unique bastion d'une volonté mentale, le ventre. Comment ça peut devenir l'unique rempart de nous contre nous-mêmes. Pour se prouver qu'on peut y arriver. Tout faire en fonction de ça. Pour se prouver. Faire le compte et les calculs et les ruses de ce que l'on perd, de ce que l'on gagne. Tout faire en fonction de ça. La cause des heures perdues à regarder quoi éviter. Des heures perdues à y penser, à le sentir se tordre à la moindre occasion, à y penser. Comment ça peut venir vous hanter dans la nuit, le ventre, comment ça peut venir vous triturer le dedans, le ventre. Toute cette merde.

Pour lui, aujourd'hui ne compte pas. Demain, c'est après-demain qu'il lui faudra.

Il me dira que ça va être triste, au bout de la route, le bout de route, sans moi là-bas. En Angleterre peut-être. Ou ailleurs. Et qu'il y pleut tout le temps. Alors qu'on aurait pu habiter près du pont et garder la fenêtre ouverte la nuit pour laisser entrer le brouillard.

Je le verrai changer. Des heures entières où on serait restés couchés dans l'herbe à écouter le vent, mais après la nuit, on ne se verra plus. Et tout d'un coup, je me retrouverai sans lui, il ne sera plus là. Et je ne veux pas continuer seule, sachant que quelque part, en Angleterre, ou je ne sais dans quel coin paumé, ailleurs, il deviendra un autre. Un autre homme, un inconnu. Le singe qui me ressemble, me ressemblait. Je ne dirai rien, je ne crierai pas. Il faut qu'il me promette que jamais, jamais, il ne parlera de nous, de nous deux. Que jamais il n'oubliera. Il ne s'en est pas encore aperçu, lui, mais demain ou après-demain, ou la semaine prochaine, ce ne sera plus comme avant.

Nous filons droit dans le mur. Mes doigts puent le tabac. Je me demande s'il a déjà pensé à faire du sexe avec moi. Mes doigts puent le tabac. Il va y avoir un hic au bout. Sûrement, il va y avoir une couille.

La route se fait de plus en plus étroite. Il roule de plus en plus vite. Il a de moins en moins de choses concrètes à dire. Comme si tout son soûl était épuisé. Et les zombies se font de plus en plus voyants.

Les plantes carnivores, les feuilles vaseuses, la terre toujours fraîche et les morts-vivants qui traînent sur le bas-côté.

Les collines coléreuses s'échafaudent en escalade cette nuit. On se fout de tout. Et le show des freaks au feu rouge me file la gerbe. Et les fantômes endormis des supermarchés passés marchent en rythme, maintenant. Les horaires étaient rabâchés, les promotions affichées. Et il y a le flux, le flot, le reflux, les renvois. Triste marche en parallèle de nous, du trajet, qui s'effectue dans le sifflement des machines les feus samedis matin. L'ancienne course à l'amas. Et moi je suis, je deviens la gouvernante, la gardienne des animaux urbains. On a perdu le signal. J'ai perdu le contrôle. Et les choses vaquent sans moi. C'est la forêt des rayons alimentaires. Ce sont les clairières des bacs à légumes pourris et les matins balancent des formules prometteuses, sirupeuses de meilleur. Pour nous faire croire à la bonne acquisition, au chemin sauveur, à l'après bienfaiteur. Et tout ça ne vient pas. Jamais cela n'arrive. Et j'attends, en marche des files des endormis, la somme à délivrer, la taxe à supporter, à endurer pour le comme il faut. Le comme il se doit.

Les habitations sont construites ailleurs. La signalisation est pour l'ailleurs. Nous ne sommes plus concernés. Nous roulons.

Je repose entre ses mains. Il repose entre les miennes.

Je voudrais lui crier, lui crier que dans ma tête c'est un champ après Hiroshima, après les bombes nucléaires. Après le tsunami. Et je voudrais lui dire qu'en secret, pour me rassurer, je m'imagine être

écrasée par un camion. La tête broyée entre deux murs. Que c'est du vide en moi. Que je prie pour qu'un bus m'écrase. Que cette vie factice au parfum de supermarché m'encrasse, que je n'en peux plus, n'en peux plus et prie pour le mauvais virage, le mauvais contrôle, le crash final. Pour lui, je ne sais pas, pour lui je m'en fous, mais faites que la voiture se plie en deux, que la vitre m'explode au visage, que les débris déchirent ma peau. Et qu'une fois la carcasse à l'arrêt, les zombies de la forêt viennent en grognant me bouffer le foie.

Que je me transforme en viande, en chair, en cendres qu'on jettera dans le fleuve que nous longeons.

Faites que les animaux maléfiques de la forêt nous tendent un piège fatal. Faîtes que mes os éparpillés sur le bitume de la route de campagne cherchent à jamais l'apaisement éternel.